

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 8 (1958)
Heft: 4

Artikel: Les XIIIes rencontres internationales de Genève
Autor: Schaerer, René
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380694>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES XIII^{es} RENCONTRES INTERNATIONALES DE GENÈVE

« A quoi bon tant de paroles ? Où tout cela mène-t-il ? » me demande-t-on. A rien, répondrai-je, si l'on évalue un effort d'après les recettes d'usage immédiat qu'il procure, comme on apprécie les vertus d'un calmant. Les dernières *Rencontres* n'ont pas énoncé la moindre formule de paix, de conduite ou de bonheur. En revanche, elles contribuèrent à une prise de conscience du drame contemporain. Or c'est précisément ce que réclame, à notre sens, une humanité qui n'est plus à la mesure des succès qu'elle remporte. Sans ajouter aux solutions de la science une solution supplémentaire, les journées de Genève ont touché directement au problème de notre avenir, qui est un problème de sagesse.

Mais, après dix jours de conférences, d'entretiens, de visites et de réceptions, sans parler des innombrables dialogues que fournit l'occasion, la tête tourne un peu. Efforçons-nous de mettre de l'ordre.

La tonalité majeure fut celle de la confiance, confiance en l'homme, selon les uns, confiance en Dieu, selon les autres. Comment concevoir que la raison puisse conduire à la ruine une humanité dont elle fait la noblesse ? C'est impensable. Certes l'intelligence n'est pas une condition de salut ni même une ouvrière de sérénité. « Quand nous enverrons notre angoisse dans la lune, elle restera toujours notre angoisse », déclara fortement M. *Leprince-Ringuet*, le premier orateur. Mais la science n'est pas immorale, continua-t-il. Le chercheur éprouve de saines émotions : la joie de connaître et la passion de la liberté. S'il est chrétien, il ressent en outre l'allégresse intime de participer à l'œuvre créatrice de Dieu, telle qu'elle fut chantée dans les *Psaumes*.

La science n'est pas immorale, reprit à son compte M. *Werner Heisenberg*, qui est sans doute le plus grand physicien de notre temps. Loin d'aboutir au matérialisme, comme on le répète trop souvent, elle prolonge les grandes intuitions du passé dans ce qu'elles avaient de plus hautement spiritualiste. Ce n'est pas à l'atomisme de

Démocrite que s'enchaîne l'atomisme moderne, mais à l'idéalisme de Platon, au formalisme d'Aristote, au transcendantalisme de Kant. La composante propre que la science actuelle ajoute à ces dernières n'est pas celle d'un orgueil démesuré ou d'une froideur inhumaine, mais un aveu d'humilité : nous savons mieux que nos devanciers les bornes de notre savoir, la relativité des objets que peuvent appréhender notre esprit et nos sens : nous ne connaissons le réel que dans les limites d'une indétermination irréductible et sous l'angle sommaire d'une vue statistique.

La science n'est pas immorale, surenchérit M. *Daniel Bovet*, mais elle procède à tâtons et subit de ce fait, comme toute démarche humaine, des « détournements » qui en altèrent la nature. C'est de notre attitude morale que dépendent les conséquences, bonnes ou mauvaises, d'une découverte. Certes une forme de scientisme a pu conduire parfois au culte de l'utile. Mais le prix véritable de la science est ailleurs, dans les vastes synthèses qu'elle opère, dans les convergences qu'elle découvre et la valeur pratique que prend soudain la recherche la plus désintéressée.

D'où vient cependant que l'angoisse humaine paraisse augmenter parallèlement aux progrès de la science ? Cette angoisse, répond M^{me} *Ossowska*, est vieille comme l'homme ; nous ne l'avons pas inventée. Elle fut liée, chez les Juifs et les Stoïciens, à l'attente d'un déluge ou d'un embrasement cosmique. Puis ce furent les terreurs de l'An mille. Aujourd'hui l'effroi a simplement changé de nature et de nom : de superstitieux qu'il était, il est devenu scientifique et technique. Est-ce à dire que la jeunesse actuelle soit livrée au désarroi ? Les statistiques des sociologues nous révèlent, au contraire, qu'elle goûte une sorte de paix sans illusion. Que demande-t-elle à la vie ? Un travail convenable, un salaire juste, une certaine assurance de stabilité et les joies de l'amitié. Elle se méfie, certes, des anciennes valeurs, qu'elle a vues trop souvent trahies, mais elle adhère de toute son âme à une valeur qu'elle croit nouvelle : la fraternité universelle.

Qu'en est-il de l'homme de la rue ? Un chef politique et journaliste français, M. *d'Astier*, s'en fit l'avocat. L'homme de la rue cherche à voir clair dans l'imbroglio des faits et des thèses. Il ne s'abandonne ni au romantisme de l'inquiétude ni à l'apaisement factice de certaines distinctions captieuses, telles que celle des armes tactiques et des armes stratégiques. Il craint le péril communiste, mais davantage encore le péril atomique. Il salue des lueurs d'espoir : appels de savants, mouvements politiques, syndicaux et chrétiens. L'homme de la rue, quand il a du bon sens, comprend que les grands problèmes d'aujourd'hui ne doivent pas être posés en termes de tout ou rien. Savoir lutter pas à pas, gagner lentement du terrain, se réjouir de la moindre avance, telle est la sagesse.

Il appartenait à la théologie de conclure. Allait-elle faire entendre une voix tragique, à la manière des anciens prophètes ? Un dominicain, jeune encore, le R. P. *Dubarle*, clame hautement, au contraire, sa confiance. La science n'est coupable, dit-il, que par le milieu pécheur où son effort s'applique. Or le péché de l'homme fut racheté par le Christ. A plus forte raison l'exigence de vérité qui nous habite trouve-t-elle sa justification dans une fin divine. « Désespérer de l'atome serait désespérer de l'Amour. » Il est vrai que l'humanité passe par une crise de puberté. Cette crise, elle la surmontera si elle n'attend pas la victoire de quelque prodige extérieur. L'homme ne deviendra spirituellement adulte que par un renouvellement de son être intime. A ces fortes paroles, le pasteur *Marc Boegner* ajoute un message plus proprement ecclésiastique : la tâche qui s'ouvre devant nos Eglises, c'est de faire entendre leur voix dans le monde, non pour imposer aux fidèles une ligne de conduite, mais pour les inviter à prendre individuellement parti. On les accuse parfois de passivité : reproche injuste, si l'on songe aux déclarations vigoureuses qui sont sorties de leur sein. Certes les Eglises, formées d'hommes pécheurs, demeurent en dessous de leur mission ; sur certains points importants, tels que l'armement atomique, elles restent divisées. Mais si l'Amour de Dieu les éclaire, que craindront-elles de l'avenir ?

Il conviendrait maintenant de résumer les entretiens publics qui permirent aux conférenciers de préciser leurs thèses et de répondre à d'innombrables objections et questions. Tout ne fut pas d'égale valeur, certes, dans ces échanges où le verbalisme se donna parfois carrière. Dialogue de sourds, a-t-on dit. Regrettons, plus équitablement, que la confusion des termes et l'attachement à des partis pris aient fermé certains esprits sur eux-mêmes. Mais la communion se réalisa néanmoins à des moments privilégiés qui furent d'une haute qualité. C'est peut-être en ces débats que se fit le travail le plus effectif. Il est impossible d'en donner ici même une idée sommaire.

Sans résoudre aucun problème, les *XIII^{es} Rencontres de Genève* ont contribué sans doute à poser un peu mieux les grandes questions de l'heure, elles ont dissipé des inquiétudes morbides et des illusions. En proclamant la permanence des valeurs humaines et, par la bouche de quelques orateurs, la suprématie de l'Absolu divin, elles nous ont apporté une raison d'espérer.

RENÉ SCHAEERER.